

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Lettre d'Haïti

Thérèse Masson

Volume 6, numéro 2 (31-32), mars-avril 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59910ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Masson, T. (1964). Lettre d'Haïti. *Liberté*, 6(2), 172-174.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1964

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Lettre d'Haiti

Dimanche après-midi. Après avoir survolé une mer turquoise et une île verdoyante et montagneuse, l'avion atterrit sur un petit champ d'aviation grand comme un mouchoir. Il fait une chaleur torride. Nous sommes huit passagers. Six tonton-macoutes armés jusqu'aux dents nous escortent de l'avion à l'aérogare. On nous tend des formules à remplir. Une voix très parisienne demande à voir mon passeport et mon billet de retour. Il y aura d'autres formules à remplir, à vérifier et à revérifier. On fouille les malles, les sacs à main. Dans la serviette d'un homme d'affaires, on a trouvé une lettre personnelle en espagnol. On appelle un interprète qui lit et traduit phrase par phrase cette interminable lettre d'amour, au grand désarroi du bonhomme.

Ces formalités terminées, je monte dans un taxi. La foule des curieux se referme autour de nous. Les enfants tendent la main: "P'tit madam' chéwie, donne-moi cinq sous"... La route est poussiéreuse et brisée. Elle traverse un bidonville grouillant. Devant nous, un camion sur lequel s'est juché un orchestre de fortune joue une meringue et la foule le suit dansante et criante, soulevant une nuée de poussière. On ira come ça jusqu'à la ville.

JE SUIS LE DRAPEAU HAITIEN, SEUL ET INDIVISIBLE (signé: Dr François Duvalier). Une énorme enseigne lumineuse portant ces mots surplombe l'arène au coeur de la ville. Au cours de mes longues marches dans la ville, j'en découvre d'autres dans le même style: JE N'AI D'ENNEMIS QUE CEUX DE LA PATRIE — UNISSONS-NOUS HAITIENS MES FRERES POUR LA REGENERATION DU PAYS. — PROSPERITE PAR LE TOURISME. Elles sont toujours signées, toujours illuminées, chantant les louanges de François Duvalier, l'humaniste, le régénérateur, le pacifiste, le sauveur. Et sous ces mêmes enseignes, des enfants, des femmes, des infirmes tendent la main: "P'tit madam' chéwie, donne-moi des sous".

Le même soir, je vais marcher dans les rues de la ville. J'entends quelque part l'orchestre de l'après-midi. Les rues sont mal éclairées, seules les petites lampes à pétrole brillent à l'intérieur

des maisonnettes. A un carrefour, je rejoins les danseurs. Le camion s'est à la croisée des routes et la foule danse tout alentour, sur le pavé, les trottoirs et les toits des voitures stationnées. Je m'arrête fascinée par le mouvement, et l'odeur de sueur humaine qui se dégage. Les danseurs sont en guenilles et pieds nus, subjugués par le rythme. Le camion-orchestre repart et la foule qui le suit laisse derrière elle un nuage de poussière.

Les petits vendeurs haïtiens sont ponctuels. A six heures tous les matins, les cris des vendeurs, les clochettes de cireurs de bottes, me réveillent. Je finis par reconnaître leurs cris et leurs bruits. Je pourrais me réfugier dans un coin plus tranquille, changer de pension, mais j'adore flâner et il me plaît d'avoir de longues journées à ma disposition. Et puis, à la pension, il y a les missionnaires ambulants. Tous les jours, il y a quelques nouveaux arrivants. Des Américains pour la plupart, et qui ne parlent ni français ni créole. On se demande comme ils réussissent à colporter leurs religions de camelote. Les Port-au-Prinçais s'en amusent et j'ai bien l'impression que les paysans en profitent.

Il serait difficile de définir le français parlé d'Haïti. Ceux qui ont fait leurs études à l'étranger ont conservé l'accent suisse ou parisien acquis durant ces séjours. Les commerçants, les hôteliers sont les seuls à employer des anglicismes ou des expressions américaines. En général, on parle un français vieillot mais correct, souvent émaillé d'expressions créoles. Dans les boîtes de nuit, les restaurants, les chansons sont créoles, françaises ou espagnoles sud-américaines. Rarement on entendra des chansons américaines, qui sont d'ailleurs toujours chantées en version française.

L'enseignement est donné en français. Un dixième de la population y a accès. Le reste demeure illettré. On comprend l'importance du créole. Les Haïtiens lettrés parlent créole entre eux. On publie des poèmes et des contes en créole. Les littérateurs se réfugient dans le folklore et les contes légers. Les romanciers sociaux se sont tus. Le régime de la terreur qui sévit depuis l'avènement de François Duvalier les a dispersés. Ils sont en France, au Brésil, au Chili ou dans les pays africains d'expression française. En Mozambique, au Liberia, au Maroc, écrivains et professionnels trouvent une ambiance familière où ils peuvent enfin vivre sans crainte.

On a fait beaucoup de bruit au Québec lors du renvoi des Jésuites. Il faut dire que là-bas, ce renvoi a causé peu d'émoi. Les Haïtiens ont mieux à faire en se protégeant eux-mêmes contre les représailles du gouvernement qu'en gémissant sur le sort des missionnaires-capitalistes. Des milliers d'Haïtiens ont disparu mysté-

rieusement depuis quelques années. Devant les maisons vides, on passe sans détourner la tête. Des femmes seules, on dit que les maris sont partis. Quand, dans les quelques boîtes de nuit qui restent, on chante sur un air de meringue, les louanges de François Duvalier, on serre les dents et on danse quand même. On essaie d'éviter de frôler les crosses de revolver et les matraques des tontons qui, costumés, masqués mais bien armés fêtent eux aussi le Carnaval.

De Duvalier, une bourgeoise disait: "Il mène le pays comme un vieux paysan méchant, avare et borné". L'aspect de Port-au-Prince et des environs lui donne raison. Les magasins sont en faillite, les hôtels sont vides, les routes ne sont pas entretenues, ni les parcs, ni les plages. La ligne téléphonique ne fonctionne plus et l'usine d'électricité ne fonctionne pas assez pour éclairer toute la ville. Seules, les grandes enseignes lumineuses brillent toute la nuit.

Pourtant, c'est une île de rêve où le temps ne compte pas, où il fait toujours beau, où les gens sont accueillants et sans méfiance. Les senteurs d'épices et de fleurs, le mouvement des femmes qui portent leurs paniers sur la tête, les petits négrillons, les cases blanches, les routes bordées de poinsettias géants, la mer turquoise, les montagnes fraîches, une population toujours grouillante et gracieuse, des sons étranges, des rythmes envoûtants; tout cela vous donne envie d'y rester. Même la tension qui règne ajoute à l'envoûtement. On a toujours l'impression que quelque chose de terrible et d'excitant va se produire: une émeute, une révolution en masse, une marche générale sur le Palais ou un revirement de l'armée ... mais les jours coulent doucement, presque sans heurt. De temps en temps, un homme disparaît.

Thérèse MASSON